

**L**a pandémie qui s'est répandue en 2020 nous a amenés à nous interroger sur une pratique socio-culturelle multiséculaire, le port du masque, et à en repenser l'usage à la lumière du contexte actuel. L'objectif du programme SEA-EU Search « Thinking European Identity and Interculturality in Pandemic Times » (cofinancé par Erasmus + et ANR « Investissements d'avenir ») a consisté à réfléchir en commun sur l'évolution de cette pratique, sous l'influence de traditions bien ancrées, mais aussi d'événements imprévus.

Selon les civilisations et les époques, le masque a eu des fonctions variées, religieuses, mondaines, ou artistiques. Si, contrairement à l'Afrique, la fonction religieuse du masque est restée circonscrite en Europe (théâtre antique, dont les fondements sont religieux ; carnivals, liés au calendrier de l'Église catholique), en revanche, les fonctions mondaines (usage dans les cours européennes, tradition des bal masqués...) et artistiques (théâtre, dont la *commedia dell'arte* ; peinture, dont des allégories de l'âge baroque) y ont tenu une place considérable.

Or, aucune de ces fonctions ne correspond à l'usage récent de celui-ci. Quelle est la part de la coutume, la leçon des époques passées ? Quelle est celle de l'instinct de conservation ? L'appui sur les formes de représentations (littérature, dessin...) mais aussi sur d'autres disciplines, comme l'histoire et la médecine, apporte des repères, et nous enseigne que le port du masque s'inscrit dans la longue histoire des épidémies,

à commencer par celle de peste, venue de Chine, qui envahit l'Europe à intervalles plus ou moins réguliers, du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais en raison de multiples facteurs (progrès scientifiques, développement des moyens de transport, apparition et développement des médias, émergence des réseaux sociaux), il peut à présent devenir ce qu'il n'était pas auparavant : un véritable objet d'étude, au carrefour de plusieurs disciplines relevant des sciences humaines, parmi lesquelles la philosophie, l'histoire, la littérature et les arts plastiques, la sociologie, et la linguistique. Les travaux sur le passé permettent de penser le contemporain.

La dimension philosophique de cet objet tient à une longue tradition, du *larvatus prodeo* de Descartes à la notion de « personnalisme », qui vient du latin *persona*, « masque », en passant par l'affirmation de Nietzsche : « Tout ce qui est profond aime le masque ». Elle conduit à repenser les notions de subjectivité et d'intersubjectivité (que reste-t-il de l'affirmation de soi, derrière un masque ? et comment les relations au sein d'un groupe se reforment-elles ?), mais aussi à analyser les comportements qui découlent de la pratique la plus récente du masque : dialectique du refus et de l'adaptabilité ; de l'obéissance à la loi, et du désir de transgression ; de l'anonymat et de la volonté de se singulariser...

L'analyse du discours qui s'organise autour du masque est un autre point spécifique. Si, comme l'affirmait, selon Stendhal, le jésuite G. Malagrida, « la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée », les aléas du discours officiel tenu dans de

nombreux pays, notamment durant les premières semaines de la pandémie, ainsi que leur relais par la presse écrite et audiovisuelle, relèvent de la sophistique, et permettent ainsi de faire le lien entre passé et présent, culture antique-classique et rhétorique politico-institutionnelle.

Le port du masque touche directement à l'identité, et sa généralisation, inhabituelle en Europe, doit être analysée en fonction de critères interculturels. Comporte-t-il un risque de lissage des spécificités culturelles ? Ou au contraire d'enrichissement, par le biais de mutations d'ordre esthétique (l'accélération des phénomènes, caractéristique de notre époque, montre que le masque devient aussi un accessoire de mode) ?

**SOPHIE GUERMÈS**